Document generated on 04/29/2024 4:38 a.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Les heures réversibles de France Mongeau

Hugo Beauchemin-Lachapelle

Number 257, Summer 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/83614ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Beauchemin-Lachapelle, H. (2016). Review of [*Les heures réversibles* de France Mongeau]. *Spirale*, (257), 78–79.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le sens de l'errance

Par Hugo Beauchemin-Lachapelle

LES HEURES RÉVERSIBLES
de France Mongeau
Éditions du Noroît, 2015, 80 p.

Dans *Les heures réversibles*, France Mongeau aborde le thème de la fragilité d'être à travers le personnage d'une camionneuse livrée à ses rêves et à ses misères alors qu'elle parcourt *« des continents interminables de kilomètres insensés »*, *« ses mains s'abreuv[a]nt à la puissance du camion »*. La poète se fait complice du quotidien de la camionneuse, rythmé par les secousses de son poids lourd et la routine des chargements et des voyages : *« Elle appartient au salaire à l'œuvre de la route à cette chorégraphie des paysages des chargements des voix où je lève des plans balise le papier froissé du territoire en un réseau inextricable de chemins [...]. »*

La première personne côtoie parfois la troisième dans des paragraphes dénués de ponctuation, à l'exception des points en fin de strophes. Les propositions se succèdent sans rupture, comme le tracé des lignes sur l'autoroute : *« La grand-route m'exhorte à tenir parole devant son invraisemblable immortalité le véhicule respire dans le tumulte bruyant des aciers or je n'existe pas tout au plus amertume devenue nuit plus que la nuit [...]. »* Ce phrasé figure l'entraînement de la camionneuse, emportée par *« [l]a violence du territoire sous les roues du camion »*, alors qu'*« elle arrime ses pensées à l'interminable chasse au vertige »*. Véritable échappée, l'univers sensible de la camionneuse, tissé de bribes de rêveries, de souvenirs, de fantasmes, la *« fait plonger dans l'ordre véritable du monde »*.

Pourtant, au bout des trois sections du recueil, la camionneuse elle-même n'arrive pas au bout du chemin. Livrée à *« la routine des trajets »* qui enferme son existence dans une cabine de camion, elle ne peut mener à terme une tâche dont la répétition constitue l'aboutissement. L'important réside plutôt dans l'odyssée intérieure par laquelle la camionneuse s'ouvre à l'universel : *« son esprit aux vitesses inouïes nous porte matières inflammables [...]. »* La présence de ce « nous » dissipe les malentendus, puisque la camionneuse n'existe pas en son nom. En effet, comme le reconnaît la poète à la fin, *« elle conduit un camion taillé dans ma part de révolte »*, un véhicule symbolique où se nouent dimensions collective et individuelle : *« Du début à la fin elle sait qu'elle est seule telle une femme dans la lucidité des femmes. »*

Habiter l'exil

Les heures réversibles explore ce qui reste possible dans l'enchevêtrement des compromis. L'imaginaire des routiers, inattendu en poésie, contribue beaucoup à la fraîcheur du recueil, d'autant plus que Mongeau l'aborde sous l'angle féminin. Comme l'expliquait l'une des amoureuses de la route interviewées dans le documentaire *5 pieds 2, 80 000 lbs* (1999), de Nathalie Trépanier, la conduite de camions, *« [c]'est une passion, c'est un amour, c'est la route, c'est la liberté... ça ne s'explique pas... tu ne peux pas ressentir ça quand tu n'es pas camionneur, c'est un* feeling *qu'on a en dedans »*. La figure de la camionneuse constitue à cet égard une proposition intrigante en raison de l'univers pétri de dualités qui l'encadre. À la fois rebelle et conventionnelle, libre et contrainte, marginale et ordinaire, la figure mythique du camionneur est marquée par l'ambiguïté, à l'image de la route que son camion parcourt inlassablement. En effet, la route est elle-même un espace de liberté, certes, mais un espace balisé, mesuré, cartographié, domestiqué. Le principe organisateur de toutes ces dualités, symbolisé par le camion,

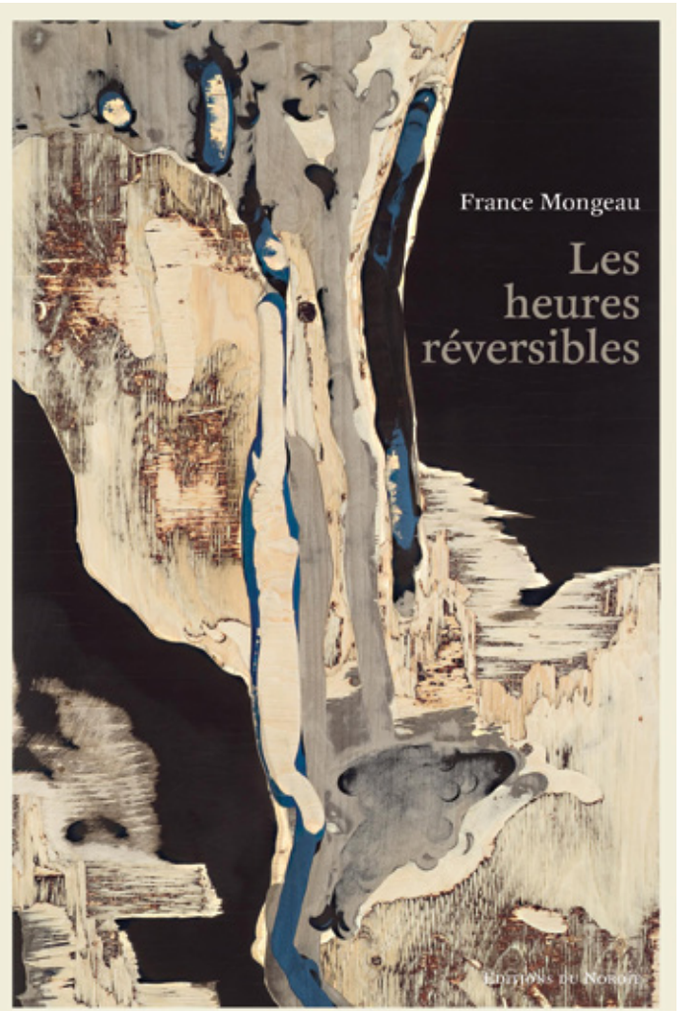
est aussi ce qui ruine les potentialités du bitume en étouffant les forces de la vie dans les exigences d'une fonction, d'un travail. Comme l'écrit bellement la poète, *« [l]e véhicule draine nos forces entraîne vers sa chute la nuit légère de cette histoire qui sent la rouille »*.

À la dépossession, la camionneuse de Mongeau répond par le « dessaisissement ». Son imaginaire défait l'unité du monde, la réduit en fragments à travers lesquels son intériorité s'anime par le chemin qu'elle ouvre dans l'uniformité du paysage : *« Des images tournoient fragments de gestes elle se rallie pour un instant à cet ordre du monde [...]. »* Elle accède ainsi à *quelque chose* qui échappe d'ordinaire à la conscience, à une sorte de *« vertige originel »*, selon l'expression d'Hélène Dorion, que seule peut restituer la parole poétique : *« Les images de la route s'embraseraient les couleurs l'impossibilité des rires clairs projetée en soi sur le filtre délicat des ailes des oiseaux avec lesquels elle devrait fuir [...]. »*

L'utilisation du conditionnel dans l'extrait précédent met en lumière le caractère provisoire de ces plongées en soi. Celles-ci ne peuvent être qu'un apaisement temporaire, dans la mesure où l'imagination qui les amorce se nourrit du monde contre lequel elles servent de refuge. La poète insiste sur ce point au moyen de la présence régulière de termes évoquant un parcours tracé d'avance, tels que *« trajectoire »*, *« itinéraire »*, *« chorégraphie »*, *« cartographie »*, cela sans parler du constant retour à la matérialité du camion (*« tableau de bord »*, *« volant »*, *« habitacle »*, *« pare-brise »*) qui ancre l'énonciation.

Soi-même comme une autre

Les allers-retours entre son monde intérieur et le monde extérieur ne font que renforcer la solitude de la camionneuse. Cet isolement est façonné par la distance : assise dans son habitacle, elle est emportée par la route ; immobile, elle assiste au monde plutôt qu'elle n'y vit. La contemplation du paysage occupe à cet égard une place prépondérante dans le recueil ; même si l'intériorisation permet d'apprivoiser la distance pendant un temps, elle ne peut se substituer à la vie. En somme, l'existence de la camionneuse semble fragile, précaire, impression que consolide sa désincarnation, sa réduction dans le recueil à l'impersonnalité d'un « elle ». On ne connaît rien de son apparence, de son quotidien, de son milieu social. Ce qui lui donne consistance, bien entendu, c'est l'attention que lui accorde la poète, ce « je » qui l'accompagne jusqu'aux tréfonds de son intimité. Celle-ci cherche à ébruiter en la camionneuse la pulsion de vie qui l'habite, sa volonté *« de ne pas sombrer »* : *« elle aborde à la plus claire conscience de sa propre déroute exil salvateur un apaisement qui nous fait plonger dans l'ordre véritable du monde [...]. »* La poète l'élève à la dignité en transformant sa précarité en force puisqu'elle lui révèle son humanité, comme l'a bien expliqué Hélène Dorion dans son essai *Sous l'arche du temps* (2013).



Mais à travers elle, à travers cette camionneuse imaginaire, n'est-ce pas la poète elle-même qui cherche à abolir la distance que son personnage symbolise ? N'incarne-t-elle pas, comme elle l'écrit, ce camion avalé par la route interminable, comme le corps par le temps qui fuit désespérément ? La dimension autobiographique des *Heures réversibles* est évidente, bien que Mongeau emprunte le détour d'un alter ego pour donner forme à ses angoisses et à ses inquiétudes. Mais ce détour par la création en est-il réellement un ? Qu'elle soit le fait de la rêverie d'une camionneuse ou du travail d'une écrivaine, la création rend possible une échappatoire provisoire dans la beauté. Elle fonde une lucidité qui engendre l'espoir, dans la mesure où elle permet d'accéder à quelque chose qui nous dépasse, à l'instar de la camionneuse *« attentive à l'immortalité glissée en elle »*. ■